Emilia KOUSTOVA, éd., *Combattre, survivre, témoigner. Expériences soviétiques de la Seconde Guerre mondiale*

Catherine Gousseff

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/monderusse/12158>

DOI : 10.4000/monderusse.12158

ISSN : 1777-5388

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2020

Pagination : 534-537

ISBN : 978-2-7132-2832-2

ISSN : 1252-6576

Référence électronique

Catherine Gousseff, « Emilia KOUSTOVA, éd., *Combattre, survivre, témoigner. Expériences soviétiques de la Seconde Guerre mondiale* », *Cahiers du monde russe* [En ligne], 61/3-4 | 2020, mis en ligne le 01 juillet 2020, consulté le 08 septembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/12158> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/monderusse.12158>

P É R I O D E S O V I É T I Q U E
E T P O S T S O V I É T I Q U E

Emilia KOUSTOVA, éd.

Combattre, survivre, témoigner

Expériences soviétiques de la Seconde Guerre mondiale

Strasbourg : Presses universitaires de Strasbourg (coll. Études orientales, slaves et néo-helléniques), 2020, 469 p.

À travers la diversité des sources léguées, des journaux intimes jusqu'au témoignage pour l'histoire, cet ouvrage explore des expériences personnelles de la Seconde Guerre mondiale vécues par les Soviétiques à l'arrière, au front, en territoire occupé. Il s'inscrit dans une dynamique historiographique récente de relecture du conflit par le « bas », dans la variété des trajectoires et des ressentis de la guerre comme le rappelle en introduction la maîtresse d'œuvre de l'ouvrage. Emilia Koustova ouvre *Combattre, survivre, témoigner*, par une vaste rétrospective de la construction du grand récit soviétique de la guerre, de son évolution, en l'éclairant par les travaux et questions développés au cours des dernières décennies. Revenant sur les dits et les non-dits de cette mémoire culte du conflit, elle souligne le paradoxe de la place du témoignage individuel, entre silences imposés et sollicitations, dès les premiers jours de l'entrée en guerre et tout au long des décennies soviétiques. Depuis la perestroïka, s'est amorcé un tournant dans l'approche de la guerre, marqué notamment par l'attention portée à la subjectivité des expériences, qui a été stimulé par l'ouverture de certaines archives, telle l'importante collection de témoignages recueillis au cours du conflit par la commission Mints,

et la mise à jour progressive de nombre d'ego-documents. Si l'accès aux archives militaires reste très restreint en Russie, où la guerre et sa commémoration constituent « le pivot du nouveau pacte de cohésion nationale », l'obstacle peut être en partie contourné par la consultation de matériaux dans d'autres ex-républiques de l'URSS, comme en Ukraine et dans les États baltes. L'ambition de l'ouvrage réside précisément dans la volonté d'analyser des expériences à partir d'archives très variées et pourtant unifiées par le « je » de la narration personnelle. L'importance concédée à l'archive se manifeste, fait peu commun, par le fait que chacune des études de cas est suivie de la publication, complète ou partielle, de la source principale dont elle est issue. Ce choix, au risque de paraître redondant avec certaines analyses très abondantes en citations, offre une plongée souvent saisissante dans la voix des personnes, l'agencement de leurs pensées, donnant à lire les potentialités, mais aussi les ellipses, les ambiguïtés des textes.

Combattre, survivre, témoigner rassemble une dizaine de contributions d'historiennes et d'historiens de France, d'Ukraine, des États-Unis et de Russie, lesquelles sont agencées en différentes parties selon le type de sources explorées, des plus intimes comme les journaux personnels, les correspondances familiales, en passant par les collections de témoignages soviétiques, américains (projet Harvard) jusqu'aux archives institutionnelles, en l'occurrence des dossiers judiciaires constitués après-guerre. Les cas d'études présentés reflètent une très grande variété de voix et de situations, qu'il s'agisse de femmes – adolescente lituanienne, jeune sniper –, de combattants, au front ou dans le maquis communiste en territoire occupé, de Juifs, survivants de la Shoah dans les États baltes, ou qu'il s'agisse encore de témoins professionnels du conflit, journalistes, équipe cinématographique envoyés au front... Différents éclairages traversent les analyses que l'on peut exemplifier par l'évocation de quelques-unes des contributions. Ainsi, dans le cas d'Elena Spirgevičiūtė, jeune lycéenne, catholique, vivant dans les environs de Kaunas, dont A. Blum analyse le journal intime, tenu d'octobre 1940 à juin 1942, ce qui frappe est la consignation côte à côte des faits les plus ordinaires du quotidien adolescent avec les massacres de la population juive, les traitements inhumains réservés aux prisonniers de guerre soviétiques dont la jeune fille est témoin. Son journal ne mentionne à aucun moment la succession des occupations, soviétique puis allemande, mais témoigne de l'irruption de la violence extrême dans une existence plutôt protégée, et dont elle exprime l'effroi sous forme d'implorations répétées dans ses prières. L'histoire pourrait s'arrêter là si Elena Spirgevičiūtė, assassinée par un groupe de partisans soviétiques en 1944, n'avait pas fait l'objet d'une seconde vie dans la Lituanie postsoviétique, puisqu'une procédure est en cours pour sa béatification. Parmi les pièces maîtresses du dossier, son journal intime, recopié et diffusé sous le manteau par un prêtre après-guerre, attestant la pureté d'âme de l'adolescente, aujourd'hui considérée comme une martyre.

À l'opposé d'Elena, Natal'ja Kovšova est une jeune komsomole ambitieuse, volontaire dès les premières heures de la guerre pour prendre les armes. Intronisée en 1943 comme héros de l'Union soviétique après sa mort au champ de bataille, cette tireuse d'élite devient l'une des figures emblématiques des femmes combattantes,

sacrifiées pour la patrie. A. Regamey retrace le portrait de cette sniper à travers sa correspondance familiale. L'analyse conduit d'abord à relativiser les faits d'armes de Natal'ja, qui se plaint d'être tenue à l'écart du combat (elle n'aura participé qu'à quatre affrontements), cantonnée au rôle tantôt d'aide-soignante, tantôt d'instructrice, soulignant par là la difficile intégration des femmes dans l'armée. Sa volonté de combattre, qu'elle situe dans la droite filiation de grands-parents engagés aux côtés des Rouges en 1918, peut être lue dans le contexte d'une famille sans hommes et politiquement fragile (son père a été déporté comme trotskiste, sa mère a été exclue du Parti au même titre). Natal'ja ne dit rien d'une éventuelle volonté d'effacer le stigmate familial par un comportement modèle, en revanche elle suggère à plusieurs reprises l'évidence à se mouler dans un rôle masculin comme pour restituer une normalité à l'asymétrie criante des sexes dans la cellule familiale large. Tout en confortant la vision d'une jeune femme au diapason de la culture stalinienne, fière de comptabiliser le nombre de Fritz abattus, l'analyse des lettres éclaire en le nuancant le portrait officiel de Natal'ja Kovšova.

À l'autre extrême des sources intimes, les dossiers judiciaires d'après-guerre constituent une source de première main pour analyser les jugements portés par le pouvoir sur les engagements et les vécus durant la guerre. Deux contributions fournissent à cet égard des éclairages édifiants tout en étant de nature très différente. Dans la première est analysé le cas d'un groupe de Juifs, rares survivants du ghetto de Kaunas, inculpés en 1946 pour avoir tenté de franchir illégalement la frontière de l'URSS. Dans ce dossier compliqué où se mêlent de nombreux éléments, dont une accusation d'activité sioniste, E. Koustova et A. Blum s'intéressent d'abord à la manière dont ces survivants évoquent leur expérience de la guerre. Or, si la négation de la spécificité de la Shoah est un fait bien connu de la posture de l'État stalinien, la manière dont les survivants ont pu intérioriser cette réalité l'est beaucoup moins. Elle est retracée ici à travers l'analyse faite des interrogatoires, où les protagonistes s'avèrent très laconiques sur l'endurance subie dans le ghetto pour se concentrer sur leur engagement aux côtés des partisans. Les résultats de l'appel examiné par la Cour suprême de l'URSS en 1947 du jugement prononcé par le tribunal militaire de Vilnius condamnant les accusés à de lourdes peines, sont surprenants par les reproches explicitement formulés de la sévérité du jugement. En 1960, cette même Cour suprême procédera à la réhabilitation complète du principal inculpé. Les jugements prononcés au lendemain de la guerre et le long cheminement de leur révision dans la période poststalinienne sont au cœur de l'étude du cas Petrovskij, principal responsable du réseau de résistance communiste d'Odessa, arrêté deux fois par les occupants roumains, incarcéré à Bucarest en 1943, finalement libéré lors de l'arrivée de l'Armée rouge, mais pour être immédiatement remis au NKVD. Inculpé de haute trahison, Petrovskij fut condamné à mort et exécuté en septembre 1945. Dans cette contribution, Vladimir Solonari retrace le rôle de Petrovskij dans les réseaux clandestins du Parti, dont la résistance tourna au fiasco. Il ne fut ni traître ni héros, mais plutôt le bouc émissaire d'une faillite qui permit à certains responsables locaux de sortir la tête haute de la guerre. En suivant parallèlement l'évolution du cas Petrovskij jusqu'à sa réhabilitation et sa réintégration posthume

dans le Parti sous Brežnev et les recompositions successives du discours mémoriel sur la résistance à Odessa, Vladimir Solonari en vient à retracer toute l'évolution du regard porté par le Parti sur la guerre, lequel conduisit à des inversions radicales d'appréciation au sein, cependant, d'un cadre d'interprétation dit marxiste-léniniste étonnement semblable. Sans avoir épuisé la variété des apports de cet ouvrage, ces quelques cas brièvement évoqués illustrent la richesse de ces chemins de traverse plaçant au centre de la focale l'individu pour relire la grande histoire de la guerre, la manière dont elle a été écrite et n'a cessé d'être réécrite. *Combattre, survivre, témoigner* rend compte du foisonnement des nouveaux chantiers de façon inspirante, il se présente aussi comme une invitation à saisir le flambeau, comme le suggère la présentation des archives ukrainiennes de la Seconde Guerre mondiale, réalisé par Roman Podkur ou encore la riche bibliographie thématique de la fin de l'ouvrage.

Catherine Gousseff
CNRS, CERCEC